

L'ANNEAU,
OU
DÉPART ET RETOUR,

COMÉDIE - VAUDEVILLE

En deux Actes,

PAR MM. LAVARENNE ET LAURENÇIN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 3 DÉCEMBRE 1832.

PRIX : 1 FR. 50.



SE VEND AU THÉÂTRE,
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR,

Boulevard Saint-Martin, N° 12,

1832.

PERSÖNNAGES.

ACTEURS.

MONTBRUN, chef de bataillon au premier acte, colonel au deuxième,

RICHARD, munitionnaire,

SAINT-LÉGER, lieutenant au premier acte, capitaine au deuxième,

DURVILLE, employé de la marine,

LOULOU, domestique de M. et M^{me} Richard,

M^{me} MONTBRUN,

M^{me} RICHARD,

Officiers.

Soldats.

Matelots.

MM. LAMARRE.

CONSTANT.

CULLIER.

PROSPER.

FRANCISQUE J^e.

M^{lle} BALTASAR.

CLORINDE.



Au premier acte, la scène se passe près de Toulon. — Au second, dans la ville même.

L'ANNEAU.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un rivage. Au fond, la mer ; sur les deux côtés, des tentes ; à droite, un banc et des chaises. Des soldats et des matelots s'amuseut, les uns à jouer aux cartes, les autres à faire assaut au fleuret, au bâton, etc.

SCENE PREMIERE.

SAINT-LÉGER, SOLDATS et MATELOTS.

(Un soldat traverse la scène en battant le rappel.)

CHOEUR.

Air : *Entendez-vous ? c'est le tambour.*

Entendez-vous ? c'est le tambour :

Il nous appelle ;
Montrons du zèle.

Entendez-vous ? c'est le tambour ;
Nous allons partir en ce jour.

SAINT-LÉGER, entrant, et à l'un des soldats.

Camarade, n'est-ce pas là la tente du commandant Montbrun ?

(Il montre la première des tentes de droite.)

LE SOLDAT.

Non : celle d'à côté ; mais le commandant n'y est pas en ce moment.

SAINT-LÉGER.

En vous remerciant... Je l'attendrai.

REPRISE.

Entendez-vous, etc.

SCENE II.

SAINT-LÉGER, RICHARD, sortant de la première tente, et enveloppé d'un manteau de drap bleu doublé de rouge, bonnet rouge comme les officiers de cavalerie, pantalon garance et bottes avec de très-longs éperons.

SAINT-LÉGER, apercevant Richard.

Quel est cet original ? Oh ! la bonne caricature.

RICHARD s'accroche à une chaise et trébuché.

Diables d'éperons... je ne pourrai jamais m'habituer... Ce

n'est pas l'embarras... quand je monte à cheval . c'est absolument la même chose !..

SAINT-LÉGER, *qui l'a examiné.*

Eh ! mais... je ne me trompe pas... c'est M. Richard, l'ex-
receveur particulier de la ville d'Angoulême ?

RICHARD.

C'est le petit sous-lieutenant Saint-Léger !..

SAINT-LÉGER.

Que vous vouliez absolument marier l'hiver dernier.

RICHARD.

Et qui, en attendant, faisiez danser ma femme. (*A part.*)
Ce gaillard-là peut se flatter de m'avoir causé de fières insomnies.

SAINT-LÉGER.

Comment se porte madame Richard ? Fait-elle toujours les
délices du chef-lieu de la Charente ?

RICHARD, *à part.*

Voyez-vous ça. (*Haut et brusquement.*) Je n'en sais rien.

SAINT-LÉGER.

Comment...

RICHARD, *à part.*

Dans le fait... qu'est-ce que je risque ; ma femme est à
cent cinquante lieues d'ici. (*Haut et gaiement.*) Je n'en sais
rien... parce que voici quinze jours que je l'ai quittée... pour
aller à Paris prendre mes instructions, et venir à Toulon, où
je suis arrivé hier soir.

SAINT-LÉGER.

Ah ça ! mais, est-ce que vous seriez de l'expédition ?

RICHARD.

Un peu.

SAINT-LÉGER.

Vous avez pris le parti des armes ?

RICHARD.

Du tout... j'ai pris celui des vivres.

SAINT-LÉGER.

J'entends... vous êtes fournisseur ?

RICHARD.

Du tout... je suis munitionnaire...

SAINT-LÉGER.

C'est la même chose.

RICHARD.

Mais du tout... Les fournisseurs étaient des voleurs... c'est
connu, ça... au lieu que les munitionnaires...

SAINT-LÉGER.

C'est juste... il y a la même différence qu'entre les procureurs et les avoués... les apothicaires et les pharmaciens.

Air des Habitans des Landes.

Cette méthode est banale.
 Quand on signale un abus,
 Quand on dénonce un scandale,
 Et qu'ils sont bien reconnus,
 Au lieu d'y porter la hache,
 De les trancher sans façon,
 A les garder on s'attache...
 Mais on en change le nom.
 Et voilà (ter)
 Comme tout va.

RICHARD.

Figurez-vous, mon cher, que m'étant défait, il y a quelques mois, de ma place de receveur, je me suis trouvé quelques capitaux disponibles... parce qu'à force de recevoir, vous sentez bien... Oui, mais, de nos jours, les capitaux, où diable les mettre? c'est embarrassant!.. Les agents de change agissent très-légalement, les banquiers font banque-route, les notaires ne sont pas trop bien notés... l'expédition d'Alger est décidée... Un de mes amis me dit : Il y aura de l'argent à gagner... mets-toi dans les vivres, mon garçon... Et je me suis mis dedans... j'y suis!

SAINT-LÉGER.

De sorte que toutes vos mesures, toutes vos précautions sont prises?..

RICHARD.

Je vous en réponds... J'emporte une provision de café moka délicieux... superfin... parce qu'en mer... ou même à terre... dans cette Afrique où nous allons, il faut bien déjeuner.

SAINT-LÉGER.

A merveille. Mais les soldats?..

RICHARD.

Les soldats? ils auront du biscuit. Ensuite, pour le dîner, j'ai soigné une collection de volatiles, pigeons, poulets, chapons, et des truffes, mon ami, des truffes!..

SAINT-LÉGER.

Pour votre dîner... bien. Mais les soldats?

RICHARD.

Ils auront du biscuit. Après ça, le soir, on m'a recommandé de prendre du thé... beaucoup de thé... et j'en ai là six ballots, exquis, parfait!.. (*Il montre des ballots.*) En voilà surtout...

SAINT-LÉGER.

Je tonçois... tout cela est pour vous... Mais les soldats ?

RICHARD.

Je vous l'ai déjà dit... ils auront du biscuit.

SAINT-LÉGER, *riant*.

Ah ! ah ! ah !.. c'est juste. Et vous vous embarquez ?

RICHARD.

Au premier signal... sur *le Superbe*, arrivé de Brest tout exprès pour moi.

SCENE III.

LES MÊMES, MONTBRUN.

MONTBRUN, *entrant par le fond, à la cantonnade*.

N'importe, messieurs, tenez-vous toujours prêts.

SAINT-LÉGER, *l'apercevant*.

Le commandant. (*Allant à Montbrun.*) Commandant, j'étais venu vous recommander, de la part du général, de presser l'embarquement de votre bataillon.

MONTBRUN.

Très-bien ; le départ de l'escadre est-il fixé ?

SAINT-LÉGER.

Je l'ignore ; mais tenez, voici mon cousin Durville qui pourra vous en dire quelque chose.

SCENE IV.

LES MÊMES, DURVILLE.

DURVILLE, *donnant la main à Saint-Léger*.

Bonjour, cousin... (*Aux autres.*) Messieurs, j'ai bien l'honneur... J'apporte du neuf... D'abord, vous me connaissez, moi ?..

Air de la Mazourka.

Je suis partout,
J'entends tout,
Je sais tout ;
Ma vue

Est étendue ;
Et mon regard,
Avec art,
Sans égard,

Perce plus d'un rempart.

Je sais, des amans,
Pénétrer le moindre mystère ;
Je sais les cancans
Que font là-dessus les mamans

Je sais du curé
 Ce que l'on fait chez le vicairé,
 Qui, bon gré malgré,
 Me dit ce que fait le curé.

Je suis aux aguets;
 J'ai des furets
 Sûrs et fidèles;
 Sur tous les projets,
 Je reçois des avis complets.
 J'aime les secrets;
 J'adore surtout les nouvelles;
 J'en cherche à grands frais,
 Et quand je n'en ai pas... j'en fais.

DURVILLE.
 Je suis partout, etc.

LES AUTRES.
 Il est partout, etc.

RICHARD.

Il paraît que monsieur est un homme...

DURVILLE.

Je m'en flatte.

RICHARD.

Extraordinaire.

DURVILLE.

Pour un employé à la Préfecture maritime, n'est-ce pas?..
 (*Riant.*) Ah! ah! ah!

MONTBRUN.

Eh bien! mon cher M. Durville, à quand le départ?

DURVILLE.

Cette nuit... Je venais vous apprendre...

MONTBRUN, *étonné.*

Cette nuit!

DURVILLE.

C'est-à-dire... entendons-nous... L'amiral est déjà en
 rade... Quant au *Superbe*...

RICHARD.

Le superbe!.. c'est de moi qu'il s'agit.

DURVILLE.

Les troupes doivent se rendre immédiatement à bord. Si
 le vent est bon, vous mettrez à la voile dans la nuit... sinon,
 vous pourrez revenir à terre jusqu'à demain.

MONTBRUN, *à lui-même.*

Diable! voilà qui me contrarie... je ne comptais que sur
 après-demain... ou demain soir au plus tôt... M. Richard,
 êtes-vous prêt?

(Il va au fond du théâtre et regarde vers la droite.)

RICHARD.

Dans la minute. Holà! hé! matelots! mousses! (*Plusieurs
 matelots accourent.*) Enlevez tout cela. (*Il montre ses paquets et*

ses ballots ; les matelots les portent dans la chaloupe qui est en vue au fond du théâtre. *A Saint-Léger.*) Saint-Léger, où logez-vous donc ?

SAINT-LÉGER.

A deux pas d'ici... tenez, la ligne de tentes parallèles aux vôtres... on pourrait s'y tromper.

DURVILLE, *observant Montbrun qui regarde toujours.*

Mais voyez donc le commandant Montbrun !.. Que diable fait-il donc là-bas ?

RICHARD.

Gageons qu'il pense à sa femme... Il est marié depuis un mois... Je pense bien à la mienne. moi qui le suis depuis dix ans ! Ah ! mon dieu, cette chère amour, j'ai encore oublié de lui écrire... Voilà huit jours que je me dis en me couchant : Faut pourtant que j'écrive à ma femme.. Et le matin, je ne sais pas comment cela se fait...

MONTBRUN, *à part, en revenant sur l'avant-scène.*

Il faut y renoncer... Fatal contre-temps ! (*Haut.*) Allons, finissons et partons. Dieu veuille, M. Richard, que vos ballots ne fassent pas sombrer la chaloupe.

RICHARD.

Que non, que non. Chassez ces idées sombres ! c'est que je n'ai pas envie de maigrir, moi.

MONTBRUN, *montant dans la chaloupe.*

Adieu, M. Durville... Au revoir, Saint-Léger ! Eh bien ! M. Richard.

RICHARD.

Saint-Léger, est-ce que vous ne venez pas avec nous ?

SAINT-LÉGER.

Pas encore ; mes fonctions d'aide-de-camp m'appellent auprès de mon général, et je dois le rejoindre à la Préfecture pour prendre des ordres.

DURVILLE.

Eh bien ! nous ferons route ensemble.

SAINT-LÉGER.

Il faut, avant, que j'aie fait embarquer mes effets.

RICHARD.

Adieu donc.

(Il va vers la chaloupe.)

Air du Pèlerin. (de Fiorella.)

Loin de ce que j'aime,
Je pars... quel effort !
Car, dans Angoulême,
Je laisse un trésor.

Femme peu commune ;
Puissé-je , en ce jour ,
Fixer la fortune
Comme ton amour.

• Espérance,
Confiance,
C'est mon refrain
Soir et matin
Espérance ,
Confiance,
C'est le refrain
Du vrai marin.

TOUS EN CHŒUR.

Espérance ,
Confiance ,
C'est le refrain
Du vrai marin.

(*La chaloupe disparaît par la gauche ; Saint-Léger sort par la droite, après avoir donné la main à Durville.*)

SCENE V.

DURVILLE, puis LOULOU, un porte-manteau sous le bras.

DURVILLE.

C'est ça... espérance, confiance!.. Pauvres maris, vous faites bien de vous en nourrir... Vous n'avez rien de plus solide! Ah ça! voyons, il s'agit maintenant de rejoindre mon bureau... Dépêchons-nous. (*Il va pour sortir et heurte Loulou, qu'il rencontre au fond du théâtre.*) Peste soit du butor! LOULOU, après avoir repris son aplomb et ramassé son chapeau, à Durville, qui s'éloigne.

M'sieur!.. m'sieur!.. pouvez-vous m' dire où m'ssieurs Richard et Montbrun restiont?

DURVILLE.

Tiens, ces deux tentes... la première est celle de M. Richard, la seconde celle de M. Montbrun... c'est là qu'ils restiont... (*à part.*) quand ils y restent... Diable d'abordage, va, ça m'a tout disloqué.

(*Il s'éloigne.*)

LOULOU.

Merci, not' bourgeois.

DURVILLE, sortant par la gauche.

Il n'y a pas de quoi.

SCENE VI.

LOULOU, puis Mme RICHARD et Mme MONTBRUN, entrant par la droite; toutes deux sont en costume de paysannes provençales.

LOULOU, *entr'ouvrant la première tente.*

Eh ben ! gn'y a personne !.. (*Allant à la seconde tente.*) Personne non pus... damné farceur, va, qui ne m'avertis pas. (*Allant au fond du théâtre et appelant.*) Not' maîtresse !.. madame Richard !..

MME RICHARD.

Eh bien ! qu'y a-t-il, Loulou ?

MME MONTBRUN, *allant s'asseoir.*

Qu'est-il arrivé ?

LOULOU.

Ces m'ssieurs sont partis.

MME RICHARD.

Nous le savions avant toi... ils viennent de s'embarquer ; mais ils ne peuvent être loin. Cours après eux, car pour nous... c'est tout ce que nous avons pu faire... d'arriver jusqu'ici.

LOULOU.

Courir... courir... dans l'eau ?

MME RICHARD.

Non... sur le bord, de ce côté.

LOULOU.

Ah ! bien, bien. . aussi je disais : Y m' paraît que not' maîtresse me prend pour un caniche... c'est pas que ça me fasse de déshonneur... Le caniche est un être spirituel... et fidèle... et si je n'avais pas été domestique, j'aurais voulu...

MME MONTBRUN.

Mais va donc, imbécile. (*Montrant la gauche.*) Et si tu les aperçois... fais-leur des signes... avec ton chapeau... ton mouchoir... tes bras !

LOULOU.

Oh ! oh ! soyez tranquille... J'en f'rions tant et tant qu'y m' prendront pour un témégraphie.

(*Il sort par la gauche en gesticulant.*)

SCÈNE VII.

Mme RICHARD, Mme MONTBRUN.

MME MONTBRUN.

Ma bonne madame Richard, que d'obligations, et combien je vous remercie !

MME RICHARD.

Laissez donc, ma chère madame Montbrun... Mais, entre nous, que de mal pour satisfaire un caprice !

MME MONTBRUN.

Un caprice !.. pouvez-vous donner ce nom ?..

MME RICHARD.

An désir subit, irrésistible, qui a pris à M. Montbrun de vous revoir... de vous dire un dernier adieu... Il est vrai que votre lune de miel dure encore... c'est donc très-juste, très-raisonnable. Ce qui l'est un peu moins, c'est d'avoir exigé que ce voyage se fit avec le plus grand mystère, au point que mon mari lui-même n'en sait rien... c'est d'avoir voulu que vous prissiez le costume d'une simple paysanne pour éviter les remarques, soit en route, soit ici : ce qui fait que moi, que vous avez choisie pour confidente et compagne, je me suis vue forcée, afin de ne pas trahir votre *incognito*, de... (*Montrant ses habits et riant.*) Ah! ah! ah! Du reste, j'en suis ravie; et je jouis d'avance du plaisir qu'aura ce bon Richard en me revoyant ainsi; ça lui rappellera des souvenirs...

MME MONTBRUN.

Des souvenirs!

MME RICHARD.

Oui. Si M. Montbrun a des fantaisies après son mariage, Richard n'en avait pas moins avant le sien. (*Riant.*) Ah! ah! ah! si je vous disais, par exemple, qu'il avait résolu de n'épouser qu'une de ces vertus sans pareilles, une de ces innocences fabuleuses qu'on ne rencontre jamais que dans les romans ou les idylles? Moi qui l'aimais, jugez de mon embarras...

MME MONTBRUN.

Comment?

MME RICHARD.

Eh! certainement... Richard était persuadé que ce trésor existait, mais qu'on ne pouvait le rencontrer qu'au village, aux champs... et je suis de Paris... Heureusement, l'amour est ingénieux.

Air : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Alors, j'use de stratagème;
Et, pour qu'il croie à mes vertus,
A ses yeux, sous l'habit qu'il aime,
Je m'effrite... il ne balance plus.
Ah! je ris encor quand j'y pense,
Oui, je ris vraiment quand j'y pense,
De son air et de son maintien,
Quand, le lendemain, il vit bien
Que cet habit de l'innocence
N'avait jamais été le mien.

Mais M. Montbrun, après un mois de mariage...

MME MONTBRUN.

Oui, j'en conviens... Ce qu'il m'a demandé est bizarre, extravagant... mais tout cela m'enchanté, parce que j'y vois la preuve que mon mari m'adore.

MME RICHARD.

Ah ! voilà le grand mot.

MME MONTBRUN.

Croiriez-vous que, dans cette lettre où il me prescrit mon costume, il va jusqu'à me donner des instructions sur la manière dont je dois parler, écouter, et surtout répondre ?

MME RICHARD.

Ah ! par exemple !

MME MONTBRUN.

« Une femme » me dit-il, « ne saurait trop rester sur la défensive. Si, par hasard, tu te trouves avec un jeune homme, quoiqu'il puisse te dire, ne lui réponds jamais autre chose que : Non. »

MME RICHARD.

Comment, non ? toujours non ?

MME MONTBRUN.

Toujours non.

MME RICHARD.

Quelle tyrannie ! Ah ! les hommes, les hommes !.. les mais surtout... Et vous n'hésitez pas à faire tout ce qu'il exige ?.. au lieu de vous insurger !

MME MONTBRUN.

Non, sans doute ; mais Loulou tarde bien à revenir.

MME RICHARD.

Pauvre femme ; allez, j'ai pitié de vous ; et je vais à la découverte. (*Mme Montbrun fait un mouvement pour la suivre.*) Non, restez... vous êtes fatiguée... d'ailleurs, si Loulou revenait...

MME MONTBRUN.

Ne soyez pas long-temps, chère amie.

(*Mme Richard sort par la gauche*)

SCENE VIII.

Mme MONTBRUN, puis SAINT-LÉGER, entrant par la droite.

MME MONTBRUN, s'asseyant sur le banc.

Me voilà seule... toute seule !.. c'est manquer au premier article des instructions de mon mari ! (*A percevant Saint-Léger*) Grand dieu ! que vois-je ?.. un jeune homme ! S'il me parle, tâchons d'être plus exacte !

SAINT-LÉGER, voyant Mme Montbrun.

Une jeune fille ici !.. près de ces tentes... c'est singulier !.. (*La regardant de plus près.*) Diable !.. elle est jolie !.. (*Allant à elle.*) Mon enfant, êtes-vous de ce pays ?

MME MONTBRUN, baissant les yeux.

Non, monsieur.

SAINT-LÉGER.

Y a-t-il long-temps que vous êtes arrivée ?

MME MONTBRUN.

Non, monsieur.

SAINT-LÉGER.

Et peut-on savoir ce qui vous amène ?

MME MONTBRUN.

Non, monsieur.

SAINT-LÉGER, à part.

Elle ne prodigue pas ses paroles. N'importe, tâchons de la faire jaser. (*S'assoyant auprès d'elle.*) Savez-vous que vous êtes très-jolie ? et que je voudrais bien...

MME MONTBRUN, le repoussant.

Non, monsieur.

SAINT-LÉGER.

Parbleu, si !.. je le sais mieux que vous. (*A part, et regardant autour de lui.*) Et si j'étais sûr que personne... (*Haut.*) Vous êtes à marier ?

MME MONTBRUN.

Non, monsieur.

SAINT-LÉGER.

Quoi, c'est une affaire faite... à votre âge... déjà ?

MME MONTBRUN.

Non, monsieur.

SAINT-LÉGER.

Comment, non !.. Ah ça ! mais d'abord, comment vous appelez-vous ?

MME MONTBRUN.

Non, monsieur.

SAINT-LÉGER.

Encore !.. (*Se levant.*) C'est donc un parti pris... une gaure, petit-être... Je vais bien le voir. (*Haut à Mme Montbrun, qui s'est levée aussi, et dont il prend la main.*)

Air : *Je voulais bien.* (de Fra-Diavolo.)

Ma belle enfant, n'ayez pas peur ;
 Sans détour, à vous je m'adresse ;
 Douteriez-vous de ma tendresse ?
 Me prenez-vous pour un trompeur ?

MME MONTBRUN.

Non, non, monsieur. (*bis*)

SAINT-LÉGER.

Bien, vous répondez à merveille.
 Pourriez-vous fermer votre cœur
 À ce que ma voix vous conseille ?

MME MONTBRUN.

Non, non, monsieur. (*bis*)

SAINT-LÉGER, à part.

C'est qu'elle répond à merveille.

Ah! c'est charmant, c'est enchanteur!

C'est enchanteur!

MIME MONTBRUN, à part.

C'est que je réponds à merveille,

Et tout bas j'en ris de bon cœur,

Oui, de bon cœur.

SAINT-LÉGER.

Même air.

Faisons un marché, mon bel ange.

(Il lui prend l'anneau qu'elle porte au doigt.)

Cet anneau n'a plus de fraîcheur :

Le mien est plus beau : je l'échange.

Me refusez-vous ce bonheur ?

MIME MONTBRUN, résistant.

Non, non, monsieur. *(bis)*

SAINT-LÉGER, après avoir échangé les anneaux.

Ah! vous me donnez du courage....

Et vous ne pouvez, sans rigueur,

Me refuser un autre gage...

(Il essaye de l'embrasser.)

MIME MONTBRUN, fuyant.

Non, non, monsieur. *(bis)*

SAINT-LÉGER, à part.

Je profite de son langage.

Ah! c'est charmant, c'est enchanteur!

C'est enchanteur!

MIME MONTBRUN, à part.

Si je ne change de langage,

Il arriverait un malheur,

Un grand malheur.

SAINT-LÉGER, poursuivant Mme Montbrun.

Non, vous ne pouvez me refuser... c'est impossible! (*Entendant Mme Richard et Loulou dans la coulisse.*) On vient.., si l'on me surprenait avec une paysanne!.. Vite en retraite et courons à la préfecture. (*Il sort par la gauche.*)

SCENE IX.

Mme MONTBRUN, Mme RICHARD, LOULOU.

MIME RICHARD, à Loulou.

Je vous dis que c'est votre faute... il fallait courir plus fort.

MIME MONTBRUN, à Mme Richard.

Vous n'avez rien vu ?

MIME RICHARD.

Rien du tout. Comme vous êtes émue !

MIME MONTBRUN.

Vous vous trompez.

MIME RICHARD.

Mais j'ai su que probablement ces messieurs viendront. Loulou, voyez dans ces tentes si tout est en ordre, et si l'on peut y passer la nuit.

LOULOU.

Comment, vous voulez attendre ?

MME RICHARD.

Et pourquoi sommes-nous venues ? Mon dieu, que vous êtes bête !

LOULOU.

C'est vrai, je l'avions oublié.

(Il entre dans une tente, et en sort peu après pour passer dans l'autre.)

MME RICHARD.

J'espère bien que les vents vont être contraires. et que nous reverrons nos maris, avant qu'ils n'aillent guerroyer en Afrique... Croiriez-vous qu'à mon tour, voilà l'inquiétude qui me prend pour ce pauvre Richard.

Air : Vaudeville du Charlatanisme.

Naguère, il était receveur ;
S'il se donne un bon coup bien rude,
Il le recevra, j'en ai peur,
Ne fût-ce que par habitude.
Et comme en ce désordre affreux,
Il ne saura par où s'y prendre ;
Qu'il n'est pas plus adroit qu'heureux,
Ni plus brave que généreux,
Il ne pourra jamais le rendre.

MME MONTBRUN.

Allons, ma chère, vous voyez tout en noir.

MME RICHARD.

Ce n'est pas étonnant, voici la nuit qui vient.

(La nuit tombe par degrés.)

LOULOU.

Mesdames, tout est prêt... J'ai allumé des petites veilleuses, qui n'éclairent pas comme le gaz hydrogène... Dame ! les lits n'sont pas excellents ! c'est pas de l'égreton des Indes.

MME RICHARD.

C'est bon, c'est bon... ça suffit... nous sommes exténuées.

(Elle fait quelques pas vers la première tente.)

LOULOU, *la suivant.*

Madame, faut-y que j'vous suive ?

MME RICHARD.

Impertinent ! restez ici... et veillez à notre garde.

MME RICHARD et MME MONTBRUN.

Air : Un moment de peine. (Rendez-vous bourgeois.)

Bonne nuit, ma chère ;
Sur notre paupière,
Le sommeil descend
Et devient pressant.

MME MONTBRUN.

Puisse un joli rêve,
Calmer nos ennuis.

MME RICHARD.

Mais pour qu'il s'achève,
Où sont nos maris ?

ENSEMBLE.

MME RICHARD et MME MONTBRUN.

Bonne nuit, ma chère ;
Le sommeil descend
Et devient pressant.

LOULOU.

Oui, sur ma paupière,
Le sommeil descend
Et devient pressant.

(*Mme Richard et Mme Montbrun entrent dans les deux tentes.*)

SCÈNE X.

LOULOU, seul.

C'est ça, ell's vont dormir, et moi faut qu' je veille... comme si qu' j'en avions pas autant d'envie!.. comme si qu' la nature m'avions pas créé et mis au monde pour ça. Manger, boire dormir, v'là les vrais droits d' l'homme... et j' voulons en user... J'en us'rai à la belle étoile! (*Il se couche par terre et pose sa tête sur son porte-manteau.*) Au moins, si l' lit n'est pas doux... il est large! (*Il bâille et étend les bras*) Pus souvent que j' veillerai ces maîtres... ces maîtres!.. (*Bâillant plus fort,*) c'est une race à part! c'est tous des vrais auto-crates.

(*Il s'endort tout-à-fait.*)

SCÈNE XI.

LOULOU, SAINT-LÉGER, enveloppé d'un manteau bleu, et arrivant dans une chaloupe; MATELOTS.

SAINT-LÉGER et MATELOTS.

Air : *Introduction du Barbier de Séville.*

La nuit est sombre ;
Cherchons dans l'ombre ;
Nous y voici,
Oui, c'est ici.

SAINT-LÉGER, descendant à terre.

C'est bien : (*bis*) nous y voici !

(*Regardant autour de lui, et apercevant les tentes.*)

C'est là mon gîte,
J'en suis certain :
Rentrons bien vite
Jusqu'à demain !

(*L'orchestre continue avec les sardines jusqu'à la fin de la scène.*)

LOULOU, sur la main de qui Saint-Léger a marché.

Oh! la la!.. la! que c'est bête... Vous ne pouvez pas marcher par terre...

SAINT-LÉGER, à part.

Il paraît qu'il y a quelqu'un (*Haut, et entrant dans la seconde tente.*) Bonsoir, camarade, bonsoir.

LOULOU, relevant la tête.

Tiens, c'est M. Richard... c'est son manteau!.. (*Après que Saint-Léger est entré.*) Bonsoir, M. Richard. (*Se tâtant la main*) Y m'a fait mal, tout d' même... Bonsoir, not' maître!..

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la salle d'un hôtel-garni. Portes latérales, conduisant dans les appartemens de l'hôtel. Au fond, porte et fenêtre ouvrant sur une terrasse de laquelle on est censé voir les quais et le port.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURVILLE, seul.

(Il est assis et lit une lettre.)

(A lui-même) Ma foi, c'est fort plaisant... c'est fort drôle... Diable de Saint-Léger, va... Ah ça, tâchons donc de déchiffrer la fin. (Cherchant à lire.) Quand... ah! voilà... quand... quand, quand... quand... (S'interrogeant.) Dieu! quelle écriture! quand je débarquai sur ta... sur le rivage, l'obs... l'obscurité... Oui, c'est bien cela, l'obscurité, l'obscurité. (Il cherche en vain à lire ce qui suit.) Ma foi, ce que je vois de plus clair là-dedans, c'est qu'il était probablement dans l'obscurité... lorsqu'il me écrivait ce barbonillage. J'aurais pourtant bien voulu savoir... (Regardant à sa montre.) Heureusement qu'il ne peut tarder à venir... J'entends quelqu'un, c'est peut-être lui. (Voyant Saint-Léger.) Précisément.

SCÈNE II.

DURVILLE, SAINT-LÉGER.

SAINT-LÉGER.

Eh! bonjour, Cousin.

DURVILLE.

Je vous revdis donc enfin, mon cher Saint-Léger, après deux mois d'absence, vainqueur, capitaine, et, ce qui vaut mieux encore, bien portant!

SAINT-LÉGER.

Oui, mon cher Durville; j'ai profité du vaisseau qui transportait le colonel Montbrun et son régiment, pour revenir en France.

DURVILLE.

Comment, M. Montbrun a été nommé colonel?

SAINT-LÉGER.

Le lendemain même de la prise d'Alger. Mais faites-moi votre compliment : je viens me marier.

DURVILLE.

Bath!.. et vous tenez absolument à ce que je vous félicite ?

SAINT-LÉGER.

Certainement.

DURVILLE.

Puisque vous le voulez, cousin (*Il lui donne la main*), soyez satisfait. Ah ça, est-ce avec celle?..

SAINT-LÉGER.

Celle dont je vous ai si souvent parlé; précisément. Des obstacles, des difficultés... mais tout est arrangé, et je pars ce soir pour Paris...

DURVILLE.

Ce soir? diable! ça me contrarie... je comptais sur vous pour m'aider à découvrir... Mais vous pouvez toujours bien m'expliquer votre lettre.

SAINT-LÉGER.

Quelle lettre ?

DURVILLE.

Celle-ci, parbleu! datée de quelques jours après votre arrivée en Afrique, il paraît que le service des postes, là-bas, n'est pas très-régulier... Au reste, ce n'est pas étonnant... pendant la guerre... Enfin, on ne me l'a remise qu'aujourd'hui, et je m'amusaï, ou plutôt je travaillais, je m'exténuais à la déchiffrer quand vous êtes entré... Qu'est-ce que cette aventure charmante qui vous est arrivée le soir même de votre départ ?

SAINT-LÉGER.

Ah! charmante, elle aurait pu l'être si j'eusse été plus hardi, comme vous devez le savoir, puisque vous avez lu ma lettre.

DURVILLE.

Lu, c'est-à-dire que j'ai essayé... Le commencement passe encore; mais la fin; oh la fin! il a fallu y renoncer... Vous avez bien fait, mon cher capitaine, de choisir la carrière des armes; si vous aviez dû courir celle des bureaux... vos pattes de mouches ne vous auraient pas mené si vite... ni si loin...

Air du Verre.

A, votre brillante valeur,
 En tous temps j'ai rendu justice,
 Vous avez un excellent cœur,
 Un esprit franc, sans artifice;
 Vous avez l'air affable et doux,
 Un bras puissant et redoutable;
 Mais vous conviendrez, entre nous,
 Que votre main est détestable!
 Oui, votre main est détestable!

SAINT-LÉGER.

Je conviens que je ne suis pas aussi fort que vous sur la batarde et la coulée.

DURVILLE.

Ah... parbleu! Mais enfin, puisque je vous tiens, vous allez me dire la suite de l'aventure... J'ai su qu'il s'agissait d'une rencontre... sur le bord de la mer... une petite paysanne qui disait toujours non... un anneau échangé...

SAINT-LÉGER.

C'est cela même... Vous vous rappelez que je devais aller à la préfecture rejoindre mon général : la petite paysanne m'avait fait oublier que le tems pressait .. et quand j'arrivai, le général venait de s'embarquer en me laissant l'ordre de me rendre aussitôt à bord, et d'apporter des cartes et quelques plans restés dans ma tente... je me jetai dans une embarcation. La nuit était sombre et le vent assez fort., un coup de mer déranga la chaloupe... bref, j'abordai quelques toises plus bas que je ne croyais... je pris une tente pour une autre.

DURVILLE,

Est-on heureux de se tromper comme ça ?

SAINT-LÉGER.

A peine entré, jugez de ma surprise : je retrouve ma paysanne.

Air du Fleuve de la vis.

A la clarté pâle et tremblante
D'un astre fait pour le plaisir,
Je vois cette fille charmante,
Qui, sur mon lit, semble dormir ;
J'approche, d'un pied qui chancelé,
Et je prends, sans le déranger,
Un baiser... rien que pour juger
Si mon œil est fidèle.

DURVILLE.

Voyons, voyons, l'effet du baiser !

SAINT-LÉGER.

J'en pris un second.

DURVILLE.

Bien !..

SAINT-LÉGER.

Un troisième.

DURVILLE.

Encore mieux !

SAINT-LÉGER.

Tout-à-coup, la pauvre enfant s'éveillant à demi... mais sans ouvrir les yeux, me dit, d'une voix... oh! mais d'une voix que j'entends encore : « C'est toi, mon ami... mon bon

»ami... comme tu viens tard !.. » Et en même tems elle me prenait les mains, elle les serrait dans les siennes.

DURVILLE.

Alors, vous n'eûtes plus la force de résister !..

SAINT-LÉGER.

Au contraire, c'est ce qui me sauva, et elle aussi ; je compris qu'il y avait erreur... qu'il serait indigne à moi d'en profiter... Je me dégageai, non sans regrets ni sans efforts, de ces bras qui cherchaient à m'entourer... à me retenir... Je courus avec la rapidité de la flèche, et je ne me crus en sûreté contre moi-même que lorsque je me vis à bord, entouré de mes chefs et des matelots de l'équipage.

DURVILLE.

Mon ami, vous êtes un homme unique !.. je n'en aurais pas fait autant, je m'en vante ! Cependant j'ai idée qu'on ne vous pressa pas si fort que vous le dites !..

SAINT-LÉGER.

On me pressa tellement au contraire, que dans la lutte, l'anneau que j'avais pris à la petite, vint à m'échapper, et resta sans doute sur le champ de bataille.

DURVILLE.

Prenez garde... vous finirez par perdre dans mon estime !

SCÈNE III.

LES MÊMES, RICHARD, *entrant par la droite.*

DURVILLE, *apercevant Richard.*

Je ne me trompe pas... M. Richard aussi, déjà revenu !..

RICHARD.

Oui, déjà, et qui, de plus, voudrait n'être jamais parti ! Oh ! perfides conseils, pourquoi les ai-je suivis !

Air : Rendez-moi mon léger bateau.

On m'avait dit : Ciel ! quelle erreur extrême !
Va dans Alger chercher l'or, le bonheur ;
Mais dans Alger rien n'a séduit mon cœur ;
Je veux revoir la ville d'Angoulême.

Rendez-moi ma salle à manger,

Ma table bien servie

Et ma fidèle amie !

Rendez-moi ma salle à manger,

Et que le diable emporte Alger ! *(bis.)*

On m'avait dit : Dans ce pays aimable,

Tu trouveras tous les biens différens ;

Je n'ai trouvé que des cieus dévorans,

Et des rochers dans une mer de sable !

Rendez-moi ma salle à manger,

Ma table bien servie, etc.

DURVILLE.

D'après ce que j'entends, vous êtes assez mécontent de votre voyage ?

RICHARD.

Mécontent !.. dites furieux , enragé !.. Mes angoisses ont commencé avec l'embarquement... D'abord le mal de mer... Oh ! vous ne pouvez pas croire... Ensuite les vents contraires qui bousculaient la flotte et jetaient les vaisseaux les uns sur les autres.

Air de l'Écu de six francs

Entre le Sphinx et la Cybèle,
Le Superbe devait marcher :
Bientôt une vague rebelle
Nous force à nous en détacher.
Le Taureau vient nous enfourcher,
Le Marsouin nous prend par derrière ;
Devant nous je vois le Dragon ,
Et nous n'échappons au Lion ,
Que pour tomber sous la Panthère.

SAINT-LÉGER, *riant*.

Heureusement qu'il s'est consolé avec cette quantité de comestibles qu'il avait eu soin d'emporter...

RICHARD

Oui, pas mal, mauvais plaisant... Pauvres comestibles !.. Vû le mauvais tems, il a fallu tout jeter à la mer.

DURVILLE.

Et de quoi donc avez-vous vécu depuis depuis deux mois ?

RICHARD.

De biscuit.

DURNILLE.

Que je vous plains !.. Enfin, vous avez pris Alger ?

RICHARD.

C'est-à-dire, moi, j'ai pris... j'ai pris la fuite !.. Quand j'ai vu qu'à peine à terre, les boulets vous ronflaient aux oreilles, j'ai bien vite regrimpé sur mon vaisseau. C'est qu'il n'y a rien de bête au monde comme un boulet !

DURVILLE.

Comment, vous n'avez pas été tenté de vous battre un peu ?

RICHARD.

Quand j'aurais tué cinq ou six maures, la belle avance !.. j'ai mieux aimé rester tranquille, déterminé à saisir la première occasion de rentrer en France, et je l'ai saisie. Mais, en arrivant, ne parlaient-ils pas de me faire faire quarantaine ?.. laissez-donc, est-ce que Bonaparte l'a faite en revenant d'Égypte ? d'ailleurs il y a plus de quarante jours que je jeûne, et c'est assez comme ça !..

DURVILLE.

Vous avez raison !..

RICHARD.

Parlons d'autre chose... Et ma femme? et cette chère madame Richard?.. d'après la lettre qu'elle ma fait passer ce matin à bord, je croyais la trouver dans cet hôtel.

DURVILLE.

Il paraît qu'elle n'aura pu résister à son impatience; car je l'ai rencontrée sur le port. (*A Saint-Léger*). Saint-Léger, vous avez sans doute quelques préparatifs de départ à faire, je me mets à votre disposition.

SAINT-LÉGER.

J'accepte vos offres, mon cher Durville; j'ai rendez-vous avec quelques camarades à l'occasion d'un dîner que nous donnons au colonel Montbrun, vous irez pour moi aux diligences... Venez, je vais vous expliquer.

DURVILLE.

C'est ça, partons; moi, en même tems, je prendrai des informations sur la petite paysanne... J'interrogerai d'abord les gens de l'hôtel, toute la rue, le port; il faut qu'avant une heure je sache... (*A Richard*). Vous restez, M. Richard?

RICHARD.

Oui, je vais attendre ma femme.

Air : Je saurai bien la faire marcher droit.

Je vais revoir celle que j'aime tant !

SAINT-LÉGER.

Vous en mourez d'impatience.

RICHARD.

Oui, j'en conviens, mon cœur jouit d'avance
De la douceur de ce premier instant.

Ah ! quel plaisir, quand on est marié,
Après des fatigues, des veilles,
De se refaire auprès de sa moitié,
En dormant sur les deux oreilles.

Je vais revoir celle que j'aime tant,
Et sans mourir d'impatience,
Oui, j'en conviens, mon cœur jouit d'avance
De la douceur de ce premier instant.

ENSEMBLE.

DURVILLE et SAINT-LÉGER.

Près de revoir celle qu'on aime tant,
On doit mourir d'impatience;
Et votre cœur peut bien jouir d'avance
De la douceur de ce premier instant.

(*Saint-Léger et Durville sortent par la gauche.*)

SCENE IV.

RICHARD, puis LOULOU, entrant par la droite.

RICHARD,

Au fait, quand je pense au bonheur que je vais goûter!..

LOULOU, dans la coulisse.

Not' maîtr'!.. not' maîtr'! . (Entrant.) M. Richard!..

RICHARD.

Loulou, c'est toi!.. mon bon Loulou!.. Viens que je t'embrasse!..

LOULOU, se jetant dans ses bras.

Ah! not' maîtr'...quel effet de vot' part!..quelle noblesse!

RICHARD.

Ce pauvre Loulou!.. c'est qu'il n'est pas du tout changé...

LOULOU.

Pas vrai, not' maîtr'? Eh! ben ni madame non pus!.. All' avait beau dir' qu'all' périssait d' vot' absenc., qu'all' n' dormait pus l' jour, qu'all' n' mangeait pus la nuit... Bernique, je la voyais toujours fraîche et vermeille!.. C' que c'est que de nous!

RICHARD.

Tu me fais plaisir, mon garçon.

LOULOU.

Mais c'est un compliment à vous faire, par exemple. (D'un ton piteux). C'est vous qu'êtes changé!..

RICHARD.

Tu trouves?

LOULOU.

Ah! vous êtes... quoi!

RICHARD:

On le serait à moins... Les inquiétudes de la traversée... les dangers de la guerre. (A part.) Et le biscuit!

LOULOU.

Ne m'en parlez donc pas., toutes les fois que j' voyais des bédouins...

RICHARD,

Tu voyais des bédouins?..

LOULOU.

Dans l' journal que je m' faisons lire... j' pensions à vous, Dites-donc, not' maîtr', qu'est-ce que c'est que ça, des bédouins?

RICHARD.

Mais je t'avoûrai que moi-même... Tiens, tu connais les cosaques?

LOULOU.

Si j' les connais ?.. d'mandez pûtôt à not' vache, qu'y nous ont emportée !

RICHARD.

Eh ! bien, je les préfère encore aux bedouins.

LOULOU.

Les vaches !

RICHARD.

Et non, imbécille, les cosaques : c'est encore meilleure société que les bedouins.

LOULOU.

Et dir' que c'était là vos camarades !.. mon pauv' maitr' !.

RICHARD, *lui serrant la main.*

Mon bon Loulou !..

LOULOU, *retirant sa main.*

Ah ! ah ! n' serrez pas c'te main-là si fort !

RICHARD.

Pourquoi ?

LOULOU.

Parce qu'elle me fait toujours mal, vous savez... depuis l' soir de vot' départ... quand vous avez marché d'sus.

RICHARD.

A Angoulême ?

LOULOU.

Non, à Toulon... sur l' bord de l'eau... quand vous êtes rev'nu à la brune pour passer la nuit avec madame...

RICHARD.

Loulou, pas de bêtises... Ma femme n'est pas venue à Toulon, pas plus que je n'ai passé de nuit avec elle.

LOULOU.

Ah ! not' maître ! faut pas mentir. J' vous ai vu entrer,

RICHARD.

Entrer, où ?

LOULOU.

Dans la tente.

RICHARD.

Et sortir ?

LOULOU.

Ah ! ça, non, j' vous ai pas vu. Faut qu' vous soyez sorti à bonne heure.

RICHARD.

Tiens, Loulou, si tu continues...

LOULOU.

Ce n'était donc pas vous !

RICHARD.

Eh non ! (*A lui-même.*) Diable, diable, diable !

LOULOU.

Tiens... alors, je vois ce que c'est; rassurez-vous; c'est que c'était un autre.

RICHARD.

Veux-tu te taire... veux-tu bien... Ce drôle-là, ne va-t-il pas me mettre en tête...

LOULOU.

Moi ! du tout; not' maître... c'est vous qui...

RICHARD.

Silence !

LOULOU.

Quoiqu' ça, j' m'aurais douté qu'y n'y avait queut' frime là-dessus; parce qu'enfin, puisque nous n'étions pas en carnaval, pourquoi que madame s' serait déguisée?..

RICHARD.

Déguisée... déguisée, dis-tu ?

LOULOU.

Dame ! oui.

Air : L'aut' jour, la petite Isabeau.

Oui, je l'atteste sur mon âme,
Je ne mens pas assurément;
De mes deux yeux j'ons vu madame
S' cacher sous un déguisement.
Ah ! dieu ! qu'alors all' était drôle !
Quand d'un air naïf, enfantin,
All' f' sait son rôle,
Dieu qu'all' tait drôle
Et j' suis certain
Qu'à voir son allur', sa manière,

(*Parlé, avec volubilité*) D'autant plus qu'elle avait un jupon blanc, la voix d'une douceur et des souliers de prunelle avec des yeux bienséants, de la candeur et de la chasteté .. Dame !

All' y mettait un art,
Qu' vrai d'aucuns pour une rosière
Aurient pu prendr' madam' Richard.

RICHARD.

En rosière ! ma femme en rosière ! La malheureuse craignait donc bien d'être reconnue... je n'y conçois plus rien ; mes idées se détériorent. Et tu ne sais pas pourquoi, Loulou ?

LOULOU.

Non, v'là ce qui m'a toujours tarabusté... avec ça que madame, n'y a pas moyen de la questionner... Elle a un air si... imposant, si respectable... c' n'est pas comme vous, not' maître.

RICHARD.

Oh ! mystère d'iniquité... j'en perdrai la raison.

SCENE V.

LES MÊMES, MONTBRUN, Mme MONTBRUN, *entrant par la gauche.*

MONTBRUN.

Comment! vous, Richard, perdre la raison?

RICHARD.

Ah! mon cher Montbrun, vous venez à propos... Madame, agréez mes hommages. (*montrant Loulou.*) Ce coquin me soutient que ma femme était à Toulon la nuit même de notre départ!

MONTBRUN, *souriant.*

Et vous l'ignoriez encore... Mais, je le savais, moi... Votre femme était avec la mienne!

RICHARD, *stupéfait.*

Pas possible!

LOULOU.

Vous voyez bien, nôt' maître.

RICHARD.

Oui, mais tout le reste est faux... Montbrun peut l'attester... nous étions ensemble... je ne suis pas revenu à terre!

MONTBRUN.

Ni moi non plus... demandez à ma femme.

(*Mouvement de Mme Montbrun.*)

RICHARD.

Je vais le demander à la mienne... il faut qu'elle m'éclaircisse.

MONTBRUN.

Eh quoi! Richard, vous supposeriez...

RICHARD.

Je ne suppose rien... je ne crois rien... mais je crains tout. (*A Loulou.*) Suivez-moi, imbécile.

LOULOU, *à part.*

On est imbécile, parce qu'on y voit clair.

(*Richard et Loulou sortent par la gauche.*)

SCENE VI.

MONTBRUN, Mme MONTBRUN.

MONTBRUN, *regardant sortir Richard.*

Ce pauvre Richard!.. comme le voilà troublé... alarmé... et quand je pense que c'est moi... c'est... parce que j'ai voulu...

MME MONTBRUN.

Tu vois... j'ai fait tout ce que tu désirais. Aussi j'espère qu'à ton tour...

MONTBRUN.

Tu n'as qu'à parler. Demande...

MME MONTBRUN.

Eh bien ! profitons du congé que j'ai obtenu pour toi : partons tout de suite.

MONTBRUN.

Ah ! ma bonne... tu sais que c'est impossible. Mes jeunes officiers me donnent un dîner... tu dois en faire les honneurs.

MME MONTBRUN.

C'est justement ce que je ne veux pas.

MONTBRUN.

Emilie, ce n'est pas raisonnable.

MME MONTBRUN.

Raisonnable ou non... c'est la première chose que je vous demande.

MONTBRUN.

Eh bien ! ce sera la dernière... que je te refuserai.

MME MONTBRUN.

Me refuser, moi, qui me prête à tous vos désirs... qui me faisais une fête de partir avec vous, seule... loin des importuns, après deux mois d'absence !

Air : Oui, toute ma vie (de la Monnaie de singe.)

Cédez, je vous prie,
A votre Emilie ;
La galanterie
Sied bien à l'hymen.
Montrez-vous aimable
Et d'humeur traitable ;
Être inexorable,
C'est être inhumain.
Quand femme désire,
Et veut bien le dire,
Subissez l'empire
Qu'elle tient du ciel.
Cédez sans faiblesse,
Même avec noblesse ;
Mais cédez sans cesse,
C'est l'essentiel.

Le bonheur des maris
En tout temps fut à ce prix.

MONTBRUN.

Ma chère amie, ma petite femme, tu es charmante... mais, vrai, je ne le puis pas.

MME MONTBRUN.

Mon ami !

MONTBRUN, *vivement.*

Allons, c'est un caprice... nous resterons... il le faut. . je le veux !

MME MONTBRUN, *portant son mouchoir à ses yeux.*

Si c'est ainsi que vous me rendez heureuse !

SCÈNE VII.LES MÊMES, MME RICHARD, *entrant par la droite.*

MME RICHARD.

Des larmes, ma chère amie, des larmes... un jour comme celui-ci.

MONTBRUN.

Ce ne sera rien. (*A sa femme.*) Emilie !

MME RICHARD.

Faites comme moi... je suis gaie, alerte, joyeuse... Il est vrai que je n'ai pas encore vu mon mari... mais je le cherche partout. Où est-il, ce cher Richard ?

SCÈNE VIII.LES MÊMES, RICHARD, *entrant par la gauche.*

RICHARD.

Dites plutôt ce malheureux... cet infortuné Richard !..

MME RICHARD, *voulant l'embrasser,*

Mon ami !..

RICHARD, *la repoussant.*

Arrêtez... Avant de s'embrasser, il faut s'entendre; et pour ça, il faut s'expliquer.

MME RICHARD.

Que veux-tu dire ?

RICHARD.

Que votre valet m'a dit des choses... que je viens du port, où j'en ai entendu d'autres... une histoire qui circule...

MME MONTBRUN, *à part avec inquiétude.*

Que signifie ?..

MONTBRUN, *à Richard.*

Mon cher Richard, réfléchissez, voyez...

RICHARD, *qui a pris la main de sa femme, à laquelle se trouve un anneau.*C'est fait. (*A part*) Un anneau que je ne lui ai jamais vu... ô perfidie !.. (*Haut.*) Mon cher ami, madame, veuillez nous laisser un instant...

MONTBRUN, à Richard.

Mais, mon ami...

RICHARD, reconduisant Montbrun.

Non, dans ces moments-là, on aime à être seul.

MME RICHARD, bas à Mme Montbrun.

Ma chère, il y a un sort sur les maris !..

MONTBRUN, conduisant sa femme à la première porte de droite.

Rentre un instant dans ton appartement... pendant que je vais aller faire quelques courses indispensables en attendant l'heure du dîner.

(Mme Montbrun sort par la droite, Montbrun par le fo)

SCENE IX.

RICHARD, Mme RICHARD.

RICHARD.

A nous deux, maintenant... Femme déloyale et pa

MME RICHARD.

Parlez-vous arabe?

RICHARD.

Je parle à une infidèle.

MME RICHARD.

Voulez-vous bien vous taire!

RICHARD.

Femme extraordinairement fallacieuse et subreptice.

MME RICHARD.

Je vais appeler quelqu'un pour traduire vos phrases.

RICHARD, la retenant

N'appellez personne, et répondez- Pourquoi... il y a deux mois, êtes-vous venue à Toulou, sans m'en prévenir, ni avant, ni après?

MME RICHARD.

Ah! vous savez cela? Parce que Mme Montbrun m'en a priée.

RICHARD, avec ironie.

Ah! c'est Mme Montbrun!.. (Lui prenant la main.) Et cet anneau, que vous n'aviez pas lors de mon départ?

MME RICHARD.

C'est ma tante Marguerite qui me l'a envoyé.

RICHARD.

Votre tante Marguerite!.. c'est d'une autre tente, qu'il vous vient.

MME RICHARD.

Quelle tante?

RICHARD.

Quelle tente ! sur le bord de la mer !

MIME RICHARD.

Je vous dis qu'elle me l'a envoyé pour ma fête... Je vous montrerai sa lettre... Vous y avez joliment pensé, à ma fête ?

RICHARD.

Et vous, à la mienne... Vous m'avez fait un joli cadeau...
(*A part.* Encore, si je savais avec qui... Mais non, non, je serais obligé de me battre !.. il vaut mieux l'ignorer !..

MIME RICHARD.

Air : *Je n' suis plus Jean-Jean* (de L'Huillier,)

Avez-vous fini
Votre logogriphe ?
Soyez plus poli,
Ou craignez ma griffe.
J'ai de la douceur,
J'ai de la clémence,
Mais l'impatience
Me met en fureur.

Oui, déjà, je sens la fureur !
Quittez la menace,
Et demandez grace ;
J'oublierai le trait
Que vous m'avez fait. }

(bis.)

RICHARD.

Même air.

Vous avez trahi
La foi conjugale,
Quand votre mari,
Fuyant le scandale,
Trois fois refusa
D'avoir des maîtresses
Blanches ou nègresses,
Et d'être pacha ;

Je pouvais devenir pacha.

Et vous, pendant ce temps-là,

Vous, perfide femme,
Vous m'avez..., madame...

MIME RICHARD.

Mais dites donc... dites donc...

RICHARD.

Suffit.

Checun sait le trait
Que vous m'avez fait.

MIME RICHARD.

Tenez, vous extravaguez de plus en plus... Laissez-moi tranquille, ou j'éclate !

RICHARD.

On vient... silence!.. Que du moins mon malheur reste entre nous deux; je veux dire, entre nous trois.

SCENE X.

LES MÊMES, SAINT-LÉGER, plusieurs OFFICIERS.

SAINT-LÉGER et les OFFICIERS.

Air : *Bacchanale du comte Ory.*

Allons, allons, l'heure vient de sonner;

Ne laissons pas refroidir le diner.

En ces lieux, le plaisir

Doit tous nous réunir.

SAINT-LÉGER, à demi-voix, aux officiers.

Messieurs, de la prudence;

De ce banquet charmant,

Le beau sexe, je pense,

Sera le président.

TOUS

Allons, allons, l'heure vient de sonner;

Ne laissons, etc.

(*Saint-Léger va saluer Mme Richard, qui lui fait un accueil gracieux (jeu muet.) A la fin de l'ensemble, Montbrun entre par le fond et va vers sa femme, qui a paru sur sa porte.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, MONTBRUN, Mme MONTBRUN, LOULOU, et plusieurs autres DOMESTIQUES apportant une table servie.

MONTBRUN, qui vient d'entrer, et qui est allé chercher sa femme d'un air contraint.

Messieurs, je vous remercie de votre empressement... Je ne suis pas moins exact...

SAINT-LÉGER.

Colonel, vous en avez pris l'habitude au feu.

MONTBRUN, à part.

Ce que je viens d'apprendre est à peine croyable... tenons-nous ferme et observons tout. (*A sa femme.*) Ma chère, tu vois ici l'élite de nos jeunes officiers... Je te présente M. Saint-Léger... (*Mouvement de Mme Montbrun et de Saint-Léger. — A part.*) Grand dieu! serait-il possible!..

SAINT-LÉGER, à part.

C'est singulier... cette physionomie!.. j'ai dû la voir quelque part.

RICHARD, à part.

Quand je pense que mon homme est peut-être là!..

MONTBRUN.

Allons, messieurs, prenez place; je vous donne l'exemple. (*Montbrun s'assied au milieu de la table, en face du spectateur; sa femme s'assied à sa gauche, puis un officier, ensuite Saint-Léger. Richard, voyant sa femme se placer près de Saint-Léger, la retient par le bras, et la fait asseoir auprès de lui. Richard est à l'extrémité droite de la table. — Après que tout le monde s'est placé.*) Nous sommes en famille... ainsi, causons librement. (*D'un air triste.*) Tâchons de rire... si c'est possible.

SAINT-LÉGER, à Richard.

Si M. Richard nous racontait ses exploits?..

TOUS LES JEUNES OFFICIERS.

Ah! oui, oui, M. Richard!

RICHARD.

Du tout, messieurs, du tout... Je n'ai pas d'imagination aujourd'hui.

MONTBRUN, avec intention.

Vous, qui parlez, Saint-Léger, vous feriez mieux de nous raconter cette aventure singulière, qui fait tant de bruit ici, depuis notre retour... et dont je viens de recueillir quelques détails.

(Il regarde alternativement sa femme et Saint-Léger.)

RICHARD, à part.

Une aventure!

SAINT-LÉGER.

Colonel, je n'oserai jamais...

RICHARD, à part.

C'est mon homme! je l'aurais parié.

MONTBRUN.

Allons donc, quel scrupule?

RICHARD, se levant

Monsieur a raison.

UN OFFICIER.

Il a tort, puisque le colonel le permet.

MONTBRUN.

Sans doute, et même je l'en prie.

SAINT-LÉGER.

Colonel, si vous savez tout...

MONTBRUN.

Non, je n'en sais qu'une partie, le commencement. Votre rencontre avec cette petite paysanne si simple et, tranchons le mot, si naïve!..

RICHARD, à part.

Une paysanne! plus de doute.

MONTBRUN, *avec un rire forcé.*

Oh ! ce devait être fort plaisant ! Mais c'est surtout la fin que je désire apprendre de vous-même.

RICHARD, *à part.*

Que le diable l'emporte !

SAINT-LÉGER.

C'est le plus difficile !

MONTBRUN.

N'importe, un conteur habile est comme un bon soldat... Il se joue des plus grands dangers.

SAINT-LÉGER.

Ah ! si le colonel me pique d'honneur... je commence.

TOUS LES JEUNES OFFICIERS.

Ah ! il commence !

MME RICHARD.

A la bonne heure ! dites donc, M. Richard, il va commencer

RICHARD.

Taisez-vous, madame. (*À part.*) Je suis perdu.

SAINT-LÉGER.

Air : Voilà trois ans qu'en ce village.

C'était par une nuit bien noire...
Il faut me pardonner, vraiment,
Si je commence mon histoire
Comme un conte de revenant...
On me prit pour un revenant.
Croyant que j'étais dans ma tente,
Et par l'apparence amorcé,
Je sais qu'une femme charmante...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DURVILLE.

(Ici la porte s'ouvre, Durville paraît et s'arrête. L'officier qui est entre Saint-Léger et madame Montbrun se retourne et va à lui. Montbrun observe toujours sa femme ; madame Montbrun, qui a déjà jeté plusieurs regards à Saint-Léger, profite de l'éloignement de l'officier, et, sous prétexte de verser à boire à Saint-Léger, laisse tomber un anneau dans son verre.)

MONTBRUN, *à part.*

Un anneau ! qu'ai-je vu ?

(Il se lève. Saint-Léger prend le verre, aperçoit l'anneau, se trouble ; et achève en balbutiant.)

Et voilà (*bis*) tout ce que je sai.

C'était une femme charmante,

Mais voilà (*bis*) tout ce que je sai.

LES OFFICIERS.

Comment... comment tout ce qu'il sait ?

RICHARD, *se levant.*

Il m'a regardé en face... c'est fini. (*Haut à Saint-Léger.*)
Monsieur... je... je comprends, monsieur.

(*Tout le monde quitte la table et entoure Richard, qui paraît furieux.*)

DURVILLE, *à part.*

Ah ça ! que se passe-t-il donc ici ? (*Haut à Saint-Léger.*)
Saint-Léger, la diligence ne tardera pas à partir,

SAINT-LÉGER.

C'est bien ; je vous suis.

MONTBRUN, *le retenant.*

Pardon, monsieur ; mais vous voudrez bien m'attendre
sur le port... Une conduite aussi bizarre...

SAINT-LÉGER, *regardant toujours madame Montbrun.*

Colonel, j'en conviens... mais j'ignorais... vous m'avez
forcé... (*A part.*) C'était la paysanne.

RICHARD, *qui s'est approché de lui, et a entendu les derniers mots,
d'un air concentré.*

Oui, monsieur, c'était elle. Mais, monsieur...

SAINT-LÉGER.

Monsieur ?

RICHARD.

Suffit, monsieur... suffit !

SAINT-LÉGER, *à part*

Qu'est-ce qu'il a donc, lui aussi. (*Haut.*) Au reste, je le
déclare ici : Tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai pu dire,
n'était qu'un jeu de mon imagination... je l'ai rêvé.

MONTBRUN.

En ce cas, monsieur, vous aurez fait un mauvais rêve.

MME MONTBRUN.

O ciel !

RICHARD.

Vous aurez eu le cauchemar, monsieur.

MONTBRUN, *à Saint-Léger.*

Sortez, monsieur, je vous rejoindrai bientôt.

SAINT-LÉGER.

Mais, colonel permettez-moi de vous dire. (*Montbrun lui
tourne le dos.*)

DURVILLE, *à Saint-Léger.*

Saint-Léger, m'apprendrez-vous enfin ?..

SAINT-LÉGER, *s'éloignant.*

Laissez-moi., sans vos indiscretions vos bavardages...

DURVILLE, *stupefait.*

Quoi ?.. quoi ?.. Est-il fou ?

(Il retourne vers les officiers qui causent entre eux , et est censé leur demander des explications sur ce qui se passe).

MONTBRUN , *aux officiers.*

Pardon , Messieurs , si j'ai troublé une fête.

RICHARD , *lui serrant les mains.*

Mon ami , mon véritable ami... ne croyez pas que je vous laisse sortir... je devine le motif...

MONTBRUN.

Si vous le devinez , vous devez l'approuver ou vous taire...

RICHARD , *élevant la voix.*

Que je l'approuve... que je me taise !.. ça ne se peut pas... Je parlerai , je crierai même s'il le faut !. ah vous ne savez pas ce dont je suis capable !

MONTBRUN.

Richard !

RICHARD.

Aller vous battre pour moi !

MONTBRUN.

C'est pour moi.

RICHARD , *à part.*

Quand je ne sais si je me battrais pour moi-même. (*Haut.*) Vous ne sortirez pas.

MONTBRUN.

Je suis l'offensé.

RICHARD.

Allons donc... c'est bien moi... (*Il se retourne et voit Saint-Léger qui cause avec sa femme ; il court les séparer.*) Voyez plutôt. Ah ! ah ! c'est trop fort !

MME RICHARD , *avec colère , à son mari.*

Savez-vous bien , monsieur , que vous êtes...

RICHARD.

Certainement , madame.

MME RICHARD.

Je ne vous ai jamais vu si despote...

DURVILLE , *à un officier avec lequel il causait depuis un instant.*

En vérité... (*Riant aux éclats.*) Ah !.. ah !.. ah !.. comment , c'est parce qu'il n'a pas voulu vous dire la fin de son aventure... Ah !.. ah !.. ah !.. Parbleu , je le crois bien , qu'il n'a pas voulu continuer , en me voyant entrer... Moi , qui sais toutes les particularités...

LES OFFICIERS.

Vraiment!.. Oh! dites-nous la suite...

DURVILLE, *haut*.

La suite!.. il n'y en a pas; Saint-Léger s'est conduit comme un écolier; une fois entré dans la tente, il a eu peur... puis la conscience, les remords... Bref, il s'est sauvé!.. Ah! ah!..

RICHARD.

Vraiment?

MONTBRUN.

Serait-il possible?

DURVILLE.

N'est-ce pas que c'est incroyable? Mais il le nierait en vain, j'ai là sa lettre (*la donnant à Montbrun*) qui contient tous les détails... Voyez plutôt... Ah! si c'eût été moi! et je crois même que d'après mes remontrances, si c'était à refaire?..

RICHARD, *à part*.

Eh bien! merci. (*Bas à sa femme.*) Ah! madame Richard!..

MONTBRUN, *à sa femme*.

Emilie!

DURVILLE, *à Richard et Montbrun*.

Après ça, cependant, ce n'est pas au moment où il va entrer dans le corps respectable des maris qu'il convient de l'encourager! Ça pourrait nous porter malheur.

MME RICHARD.

Quoi! monsieur Saint-Léger?..

RICHARD.

Eh bien! qu'est-ce que ça vous fait, madame?

MONTBRUN.

Vous allez vous marier?

SAINT-LÉGER.

Oui, colonel! et je pars exprès pour Paris, (*Bas*) à moins que les explications que mon consin vient de vous donner, ne vous suffisent pas.

MONTBRUN.

Ne parlons plus de cela.

RICHARD, *lui serrant la main*.

Comment donc, mon cher Saint-Léger! je suis très-satisfait, ~~on~~ ne peut plus satisfait!

DURVILLE.

Ah! mon dieu! cinq heures, et la diligence! Saint-Léger, voulez-vous donc manquer la diligence? (*Il court à la fenêtre*)

du fond et revient vers Saint-Léger qu'il entraîne.) Venez donc, venez donc!

(Les officiers accompagnent Saint-Léger jusqu'à la porte. Richard court après sa femme qui allait vers le fond, et la ramène.)

RICHARD.

Il part pour Paris, et moi pour Angoulême! Bon voyage! L'aimable, je dirai même l'estimable garçon, le vertueux jeune homme que ce Saint-Léger!

MONTBRUN.

Oui, je dois le dire hautement; c'est un très-galant homme.

MME RICHARD.

Ah! ça, mais... un charmant garçon, un très-galant homme! tout ce que vous voudrez... Mais pourquoi? comment! dans quelle circonstance?

LOULOU, *à part.*

Dans l'fait, je n'vois gout' là-dedans.

e

RICHARD.

Ma femme, ma chère femme! tu sauras tout... Pour ces messieurs, et même Loulou, je verrai s'il y a moyen de leur tourner ça. J'y penserai.

MONTBRUN, *à sa femme.*

Quant à nous, chère amie, nous n'y penserons plus.

RICHARD.

C'est ça, et remettons-nous à table.

TOUS.

Air de la jeune Coquette.

Rions, chantons,
Plus de soupçons,
Plus de tristesse;
Quand l'orage cesse,
Il faut courir
Vers le plaisir.

RICHARD, *au public.*

Vous m'avez vu plein d'inexpérience,
Aux flots amers livrer mon existence;
Je m'en sauvai... mais j'étais convaincu
Qu'en mon absence on m'avait... Je l'ai cru.

Mais heureusement
En ce moment
Mon tourment cesse,
Vous que j'intéresse,
Un seul effort,

(Faisant le geste d'applaudir.)

Et j'entre au port.

TOUS.

Mais heureusement
En ce moment
Son tourment cesse,
Vous qu'il intéresse,
Un seul effort,
Il entre au port.

20 JY. 63

FIN.